

Leurs mots sentent le cadavre

David Fiset

Numéro 6, 2008

Répondeurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

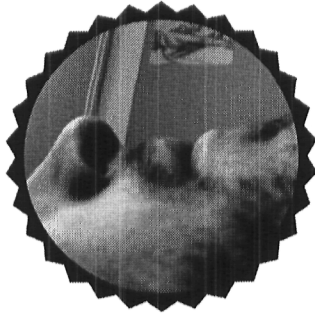
1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fiset, D. (2008). Leurs mots sentent le cadavre. *Biscuit Chinois*, (6), 50–56.



David Fiset

Notre auteur a la fâcheuse habitude de ne pas terminer ce qu'il a comm... Vous voyez ! L'écriture lui semble un moyen d'expression logique puisqu'il ne sait pas jouer de musique et qu'il est nul en dessin. Il se voue présentement corps et âme à ses deux emplois afin de s'inscrire à l'université tout en évitant l'endettement étudiant qui l'attend près du *rack* à *bécyk* après les cours avec ses *chums* banquiers. Il espère un jour pouvoir changer le paysage.

leurs mots sentent le cadavre

Avez-vous lu Kant ? Hegel ? Weber ? Marx ? Nietzsche ? Platon ? Durkheim ? Sartre ? Descartes ? Ça m'est déjà arrivé, mais j'essaie d'arrêter. Ça assomme l'esprit réflexif qui mijote en moi. Leurs mots me figent dans une abstraction qui ne bat pas au rythme de la vie. Leur horloge s'est brisée contre le mur du temps. Ils sont morts et leur exemple n'est pas véhiculé par leurs écrits. Leurs mots sentent le cadavre et nous enchaînent dans des conceptions erronées et des débats interminables qui appartiennent au passé. Juste d'en parler, ça m'épuise.

Un jour, pendant que je ne faisais qu'entendre une théorie sans l'écouter lorsque quelqu'un m'en parlait, j'ai pensé à une manière de déterrer ces morts et de constater qu'ils étaient effectivement morts, mais qu'ils ne pouvaient pas s'empêcher de vivre et que, inévitablement, je me retrouverais en face de quelqu'un qui a besoin d'en parler. On cite ses paroles et le mort est bien content de vivre encore, insouciant, dans l'insécurité d'un quelconque lecteur.

Comment exorciser les morts-mots ? Partout, ils abondent et jaillissent de la bouche de ceux qui scrutent le passé à la recherche de l'ultime solution qui transposera la comédie humaine dans un décor idéalisé. Celui-ci a

dit ci. Celui-là a dit ça. Ils nous enterrent de classiques à s'en asphyxier ! Des discours sur ci. Des essais sur ça. Et pourtant, combien d'ouvrages furent rédigés sur la joie ? Pas une analyse qui explique tout jusque dans les moindres détails. Rien qui parle des malveillantes pulsions des humains ou des dédales de leur cortex. Pas un livre rempli de bon sens et de peur.

Pas une torture mentale sur papier. On n'écrit pas sur la joie. Quand on en a, on en profite et on ne veut surtout pas remplir la tête des gens avec nos quêtes inachevées.

J'vais leur dire ma façon de penser, à ces Grands Philosophes ! Sans intention freudienne (il faut toujours le *ploguer* quelque part, celui-là), je vais leur montrer que ce n'est pas parce qu'ils souffraient de quelque chose dans leur temps qu'il faut que je me tracasse avec leurs problèmes, spécialement lorsque c'est nous qui vivons et qui devons nous débrouiller avec tout ce que nos ancêtres ont fait en ayant le crâne bourré de ce qu'ils ont dit qu'il fallait faire dans le temps, puis que si c'était supposé régler des problèmes, eh bien on aurait plus besoin de lire ce qu'ils disent parce qu'on serait plus coincés avec les mêmes problèmes.

J'ai donc pris mon cellulaire pour appeler cet enfoiré de Spinoza. C'est le répondeur :

— Ce n'est pas parce que je ne réponds pas que je suis absent. Il suffit d'un seul moment de présence pour combler toutes les absences. Avez-vous déjà vu le monde sous l'angle de l'éternité ? BIP !

— Ça fait longtemps que je voulais te dire que tes livres sont plates pis que j'ai jamais réussi à en finir un seul ! dis-je d'un ton sec. Ton vrai bien, il existe juste dans ta tête ! Pis mange un char !

J'ai raccroché, satisfait de ce défoulement inutile envers un fantôme de l'histoire.

Que voulait-il dire par « l'angle de l'éternité » ? Je suis sorti méditer sur cette question en marchant, ignorant les voitures, les passants, les arbres. Je n'étais pas un corps ; j'étais une pensée pure dans un vol métaphysique qui me faisait oublier le béton sous mes pas et le vacarme de l'activité quotidienne qui défilait sans penser à Spinoza.

L'éternité est l'infini. Aurait-il gagné son droit à l'immortalité dans un fabuleux casino de justice karmique ? Ses mots sont-ils comme la gomme qui me colle à la semelle, celle qui fût mâchée jusqu'à ce qu'elle en perde toute saveur, toute passion ? Rien ne peut se mesurer à l'éternité. Même ses mots seront érodés par le piétinement constant de la postmodernité. Un jour, il n'aura plus son mot à dire...

Après avoir regagné mon logis, je me suis affaissé sur le sofa. Mon cellulaire reposait en plein centre du salon ; il avait probablement convulsé sur la table à café. Je l'ai ramassé. J'avais un message. Je l'ai écouté. C'était le kamarad Kropotkine :

— Spinoza vient de m'appeler. Il peinait à retenir ses larmes. Tu pourrais démontrer plus de sensibilité dans tes rapports avec les autres. C'est par l'entraide et la protection mutuelle qu'une espèce obtient la possibilité d'atteindre un âge d'or, d'accumuler de l'expérience, de développer son intellect et des habitudes sociales positives. C'est ce qui assure le maintien de l'espèce, son extension et son évolution future. Avant de te lancer dans une œuvre de démolition, tu dois exposer ce qui pourrait remplacer ce que tu démolis.

Non, mais de quoi j'me mêle ? Ça me purge de recevoir une leçon posthume qui m'incline à la culpabilisation. On peut pas avoir ses croyances sans vouloir que les autres croient à la même chose que moi ? Je veux juste démolir une charpente qui chambranle à cause d'un trop

grand nombre d'interprétations. Puis lui, pourquoi il désire tant léguer une charpente mal entretenue à la postérité ? Si je démolis les témoins de l'histoire, c'est pas pour les remplacer par d'autres. Comme si j'avais assez de conneries à dire pour se substituer à toutes les conneries qu'on a dites. Comme si je pouvais offrir un âge d'or pour qu'on s'aperçoive que l'âge d'or n'a jamais existé. Comme si je me considérais plus brillant que ceux qui donnaient des leçons parce qu'ils se considéraient plus brillants que ceux qui leur avaient donné des leçons auparavant, et ainsi de suite...

Ils peuvent bien nous faire la morale du fond de leur cercueil. Sont-ils si intéressants qu'ils doivent nous infliger leur présence au monde futur à travers une progéniture verbale laborieuse ? Puis les pires, ce sont ceux qui ont passé leur vie à perpétuer les morts-mots de leur vivant et qui sont morts maintenant. Imaginez des morts discourir sur la vie d'autres morts comme s'ils avaient été ensemble à la petite école et qu'ils partageaient un secret entre eux. Imaginez qu'ils devaient peiner à comprendre qui ils sont, d'autant plus qu'ils feignaient de comprendre ce que les morts voulaient dire par là tout en en semblant persuadés.

J'ai saisi mon téléphone pour me payer la tête de Camus. Encore le répondeur :

— L'individu ne peut accepter l'histoire telle qu'elle va. Il déplorera le fait que je ne daigne pas répondre avec une impatience infantile prompte à un fanatisme destructeur. BIP !

— Ostie de pédant ! clamai-je, hors de mes gonds. Et pis quoi encore ? Tu vas me traiter de révolté, de nihiliste, de négationniste et de terroriste parce que mes convictions sont doctrinaires et donc sans valeur ? Tu peux ben avoir lu cent millions de livres et en parler comme les confidences d'un ami. Tu devais manquer d'amis pour devoir te faire

l'ami des morts. Pis en passant, ton prix Nobel, ça vaut pas de la marde !

J'ai raccroché, libéré de ces insultes gratuites qui auraient pu exploser dans la face de n'importe quel prix Nobel avec une grosse tête.

En déposant mon téléphone, je pris soudainement conscience du temps. Quelle heure était-il ? Quel jour étions-nous ? Depuis combien de temps étais-je perdu dans des bouquins poussiéreux ?

On était mardi, treize heures, et je n'avais encore rien fait de ma journée. J'avais comme une petite fringale. Avant de manger, j'ai sauté dans la douche, l'esprit envahi de songes philosophiques.

Maudit Camus ! Je ne rejette pas l'histoire. Je cesse simplement de m'en préoccuper pour me concentrer sur des nécessités plus immédiates. À quoi bon pleurer Jésus et l'implorer de nous aider ? Jésus ne peut pas nous aider à voter aux élections. Il ne peut pas nous apprendre à faire de la bicyclette. Il n'a jamais surfé sur Internet. Il ne peut pas choisir ma marque de dentifrice. D'ailleurs, il ne s'est probablement jamais brossé les dents. Dois-je faire confiance à quelqu'un dont l'hygiène buccale était douteuse ? Certainement pas lorsque des mots proviennent de sa bouche.

En sortant de la douche, j'ai entendu le téléphone sonner. En fait, je ne faisais pas que l'entendre ; il était effectivement en train de sonner. Comme l'arbre qui tombe en forêt dont je ne sais plus s'il est supposé faire ou ne pas faire de bruit (là est la question) s'il n'y a personne pour l'entendre, mais dont on dit que ce n'est pas important de le savoir puisqu'il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse, que c'est plutôt censé vouloir signifier quelque chose sur la manière qu'on a de percevoir les événements,

mais c'est un sujet délicat propice à la dispute et j'éviterai de le commenter plus longuement...

Cet argumentaire exhaustif m'avait fait manquer l'appel. Après m'être habillé, j'ai pris mon cellulaire pour vérifier si j'avais un message. En effet, c'était ce vieux croûton de Confucius :

« Le noble n'exige rien des autres et ne se plaint ni du ciel, ni des hommes. Il craint que ses actes ne tiennent pas les promesses de son langage. Il évite de se perdre dans ce qui est loin et absent. Il se tient ici et maintenant, dans une situation donnée, au sein du réel. »

J'ai failli échapper mon téléphone tellement j'étais stupéfait. Ça prenait bien une sagesse millénaire pour semer le doute dans mon esprit. Je devais me rendre à l'évidence : je suis en train de reproduire ce que je déplore. Je porte des morts-mots comme un flambeau de rhétorique incendiaire. Pour convaincre qui ? Suis-je en train de revendiquer ma propre éternité ? Après ma mort, mes mots sentiront-ils le cadavre ? Que me fallait-il faire ? Ah oui, manger. Et cesser d'écrire.